

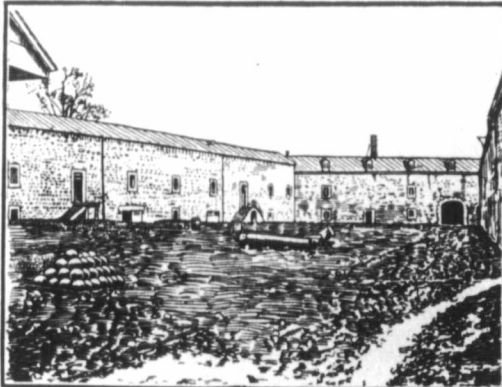
"Comme en 1834, on but de nombreuses santés. On n'oublia pas celle du beau sexe, qui fut proposée en ces termes: "A Josephite, femme de Jean-Baptiste. Son empire est celui de la tendresse et de la vertu. Elle mérite la confiance de l'époux qui ne fait jamais d'affaires sans prendre son avis."

"En 1836, la fête nationale fut chômée à Montréal, Saint-Denis, Saint-Ours et Saint-Jacques de l'Acadian. Ce fut encore M. D. B. Viger qui présida au banquet national à Montréal. Les convives étaient nombreux. La salle du festin avait été magnifiquement décorée de fleurs, de feuilles d'érable. Déjà la feuille d'érable avait été adoptée comme emblème des Canadiens. En effet, en proposant le toast de la fête nationale, M. Viger s'exprima ainsi au sujet de l'érable: "Cet arbre qui croît dans nos vallons, sur nos rochers, d'abord jeune et battu par la tempête, languit, en arrachant avec peine sa nourriture du sol qui le produit, mais bientôt il s'élançait, et devenu grand et robuste, brave les orages, et triomphe de l'aquilon qui ne saurait plus l'ébranler. L'érable, c'est le roi de nos forêts, c'est l'emblème du peuple canadien."

"Quelque temps après, le 14 novembre 1836, le *Canadien* remplaçait sa vignette, qui représentait un laboureur auprès de sa charrue et de ses bœufs, par la feuille d'érable et le castor. "Ce frontispice, disait son illustre rédacteur, M. Etienne Parent, n'a guère besoin d'explications; les emblèmes qu'il renferme sont tous faciles à comprendre. Le principal, la feuille d'érable a été, comme on sait, adopté comme l'emblème du Bas-Canada, de même que la rose est celui de l'Angleterre, le char-don celui de l'Ecosse, et le trèfle celui de l'Irlande."

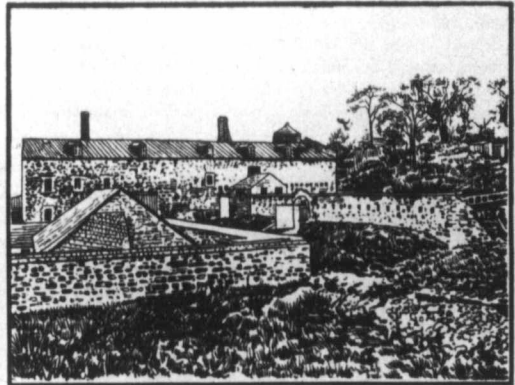
"Malgré l'excitation qui régnait dans la province, en 1837, les Canadiens de Montréal et de quelques paroisses environnantes célébrèrent la fête patronale. Une scission, causée par les divergences d'opinion en politique, se fit parmi les citoyens de Montréal, et il y eut, en conséquence, deux banquets. Les uns, les plus nombreux, se réunirent sous la présidence de M. D. B. Viger, les autres sous celle de M. Audy.

"La célébration de la Saint-Jean-Baptiste fut alors interrompue. Les Canadiens furent plusieurs années dans le deuil. Les troubles éclatèrent, et contraignirent plusieurs de nos compatriotes, M. Duvernay entre autres, à prendre le chemin de l'exil. Peu à peu le calme se rétablit. Une nouvelle constitution, faite dans le but inique de noyer l'influence française, devint en force. L'avenir semblait sombre aux Canadiens. L'union entre eux était la seule chance de salut, et elle se consumma, grâce à l'intelligence de nos chefs politiques.



Vue de l'intérieur du Fort à l'Île Sainte-Hélène.

"C'est en 1843, que les citoyens de Montréal réorganisèrent la Société Saint-Jean-Baptiste sur des bases solides et permanentes. Dans une assemblée convoquée le 9 juin, ils réélurent M. D. B. Viger pour leur président, et résolurent de célébrer le 24 juin par une messe solennelle et un banquet. Les membres de la Société de Tempérance, établie sous la protection de saint Jean-Baptiste, s'unirent à la Société Saint-Jean-Baptiste pour donner plus d'éclat à la fête. Ils se rendirent en procession à la paroisse, au nombre de mille, avec leurs riches bannières. Après la messe, ils se remirent en procession; à leur suite marchaient le président, les membres de la Saint-Jean-Baptiste et les citoyens. Le banquet n'eut cependant pas lieu; on employa le montant des souscriptions à secourir les incendiés du village de Boucherville.



Les casernes de l'Île Sainte-Hélène.

"La fête patronale fut chômée avec plus d'éclat, les années suivantes. En 1846, surtout, elle fut des plus imposantes. La procession, composée de 6,000 personnes, s'étendait d'une extrémité de la ville à l'autre, à travers les rues pavées et ornées de toutes manières. Les élèves des écoles chrétiennes, les membres de la Société de Tempérance et ceux de l'Institut Canadien en faisaient partie. La cérémonie religieuse fut splendide. Mgr Bourget, évêque de Montréal, officia pontificalement, et M. le grand vicaire Hudon fit un sermon patriotique, qui lui valut les plus grands éloges. Il y eut banquet à l'hôtel Donogana, et la fête fut couronnée par une soirée publique, donnée à l'Institut Canadien, sous le patronage des dames canadiennes, représentées par mesdames Vallière de Saint-Réal, Lafontaine, Bourret et Drummond. Après un discours, fait par le président de l'Institut, les danses commencèrent, et ne se terminèrent que tard dans la soirée.

"La fête nationale continua à être célébrée, annuellement, à Québec et à Montréal. Si parfois elle diminua d'importance, nous sommes heureux de dire qu'elle eut souvent un succès marqué, notamment à Québec, en 1865, et, à Montréal, en 1872. La belle coutume de fêter la Saint-Jean-Baptiste se répandit, peu à peu, dans un bon nombre d'autres localités: à Outaouais, à Saint-Jean, à Saint-Hyacinthe, à Sorel, aux Trois-Rivières, à Charlesbourg, à Saint-Gervais, sur les bords du Saguenay et ailleurs."

Ce travail a été fait par un homme dont le nom est acquis à l'histoire littéraire de notre pays, et dont le concours précieux était toujours assuré d'avance à toutes les nobles et généreuses entreprises, à toutes les manifestations littéraires ou nationales. Nous voulons parler du regretté Louis P. Turcotte, l'auteur du "Canada sous l'Union".